

L'EPISTULA AD DARDANUM ET L'EXÉGÈSE IRLANDAISE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Le texte communément connu sous le nom d'*Epistula ad Dardanum de diversis generibus musicorum* est un bref traité d'exégèse biblique qui aborde un thème tout à fait particulier : la terminologie, la forme, et la signification allégorique des instruments de musique mentionnés dans la Bible, et notamment dans les Psaumes.

Ce texte fut édité une première fois par le père mauriste Jean Martianay, et cette édition fut reproduite ensuite dans l'œuvre de Domenico Vallarsi dédiée aux écrits de Jérôme, ainsi que dans la *Patrologia Latina*¹. Plus récemment, l'*Epistula* a fait l'objet d'une édition par Reinhold Hammerstein². Toutefois, nous ne possédons pas encore de véritable édition critique : Martianay ne déclara pas de quel manuscrit il tirait son texte ; quant à l'édition de Hammerstein, elle est essentiellement basée sur le manuscrit Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14523, f. 49v-52r (avec quelques variantes textuelles tirées de deux autres manuscrits). Or, dans sa *Bibliotheca Hieronymiana manuscripta*, Bernard Lambert fournit une liste de soixante-et-un manuscrits, dont neuf datent du X^e siècle ou avant³ : ces chiffres assez formidables montrent la nécessité d'une étude approfondie de la transmission de ce texte, qui a évidemment été beaucoup copié pendant tout le Moyen Âge, et qui a exercé une influence considérable sur l'iconographie médiévale des instruments de musique, comme Christopher Page l'a bien démontré⁴.

Si l'on en croit le prologue de l'*Epistula*, ce texte serait une lettre envoyée par Jérôme à un certain Dardanus, en tant qu'explication des différents types d'instruments musicaux. Toutefois, aucun spécialiste moderne (sauf H. Avenary) ne considère l'*Epistula* comme un produit authentique de l'Antiquité tardive, et encore moins comme une vraie lettre de Jérôme⁵ : nous aurions plutôt affaire

¹ L'édition publiée par J. Martianay dans *Sancti Eusebii Hieronymi Stridonensis Presbyteri Opera* (Paris, 1693-1706), et ensuite par Domenico Vallarsi dans *Sancti Eusebii Hieronymi Stridonensis Presbyteri Opera* (Verona, 1734-1742 [2^e éd.: Venezia, 1766-1772]), est reproduite dans J.-P. Migne (éd.), *Patrologiae Cursus Completus: Series Latina* (221 vol.), Paris 1844-1866: vol. 30, col. 213b-215c (dorénavant abrégé *PL*).

² R. Hammerstein (éd.), 'Instrumenta Hieronymi', *Archiv für Musikwissenschaft* 16 (1959), 117-34. L'édition de Hammerstein est reproduite plus ou moins à l'identique (mais avec un nouveau commentaire assez détaillé) dans H. Avenary, 'Hieronymus' Epistola über die Musikinstrumente und ihre altöstlichen Quellen', *Anuario Musical* 16 (1961), 55-80.

³ B. Lambert, *Bibliotheca Hieronymiana manuscripta. La tradition manuscrite des œuvres de Saint Jérôme*, *Instrumenta Patristica et Mediaevalia* 4 (4 vol.), Steenbrugge 1969-1972 : vol. III.A, pp. 108-11 (§323).

⁴ Ch. Page, 'Biblical instruments in Medieval manuscript illustration', *Early Music* 5 (1977), 299-309.

⁵ Avenary considère l'*Epistula* comme un véritable texte de l'Antiquité tardive, présentant des influences hellénistiques et judaïques (cf. 'Hieronymus' Epistola', pp. 55-8 ; voir aussi H. Avenary, 'Pseudo-Jerome writings and Qumran tradition',

ici à une élaboration du Haut Moyen Âge, en somme un « pseudo-Jérôme ». Plus précisément, l'an 843 peut être pris comme un convenable *terminus ante quem*, puisque Raban Maur utilisa l'*Epistula* (ou du moins une de ses sources) pour le chapitre *De musica et partibus eius* de son œuvre encyclopédique *De mundo*, composée à la date susmentionnée⁶.

Jusqu'à présent, il a été difficile de fournir des réponses convaincantes concernant les circonstances exactes dans lesquelles l'*Epistula* fut composée (lieu, auteur, etc.), ou au sujet des sources — clairement exégétiques — sur lesquelles l'auteur anonyme s'appuya. Néanmoins, en 1986 Martin McNamara a observé ce qui suit, dans le contexte d'une brève description de l'*Epistula* :

'there is a long citation from it (agreeing verbatim with the text printed in Migne) in the St Gall manuscript of the Irish *Eclogae tractatorum in Psalterium* (late eighth century), containing a description of the organ, and carrying AG. (presumably Agustinus) as marginal ascription. Substantially the same text on the organ is found in the Irish 'Bibelwerk' (likewise late eighth century), where it is ascribed to ORIG. presumably Origen [...]. This evidence tells against Rabanus' authorship of the work and the presumed Carolingian date of composition. The same letter is the source of some of the glosses in [Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana] Pal. lat. 68 [...], a fact which obliges us to push the date of composition back further still'.⁷

Le passage des *Eclogae tractatorum in Psalterium* dont McNamara fait mention se trouve à la page 148 du manuscrit St Gall, Stiftsbibliothek 261⁸. Voici une transcription, suivie d'une tentative de traduction :

Organum omnium maius est in sonitu et fortitudine clamoris. Duabus elefantum pellibus⁹ concauum coniungitur, et per xii fabrorum sufflatoria compensatum; per xii cicutas aereas in sonitum nimium quasi in modum tonitruui concitatur, ita ut per mille passuum sine dubio sensibiliter et eo amplius audiatur, sicut de organis apud Hebraeos ab Hierusalem usque ad Montem Oliueti computatur, et amplius sonat et auditur. Duo genera organorum a plerisque esse dicuntur: primum est quod prediximus et aliud de quo in psalmo dicitur 'In medio eius suspendimus organa nostra'.

L'orgue est l'instrument majeur, pour le son et la puissance de sa voix. Il est construit avec deux peaux d'éléphant, et il est gonflé (?) au travers de 12 soufflets de forgeron ; on peut en produire un son très puissant, presque comme un tonnerre, grâce à 12 cannes de cuivre, de telle sorte qu'on peut l'entendre clairement à une distance de mille pas, et même davantage, comme on

Revue de Qumran 13.4.1 (1963), 3-10 : pp. 4-5). Toutefois, sa position est isolée.

⁶ T. Seebass, *Musikdarstellung und Psalterillustration im früheren Mittelalter* (2 vol.), Bern 1973, vol. I, pp. 141-4; Page, 'Biblical instruments', pp. 301-3; D. A. Bullough, *Carolingian renewal: sources and heritage*, Manchester/New York 1991, p. 243; I. Marchesin, *L'image Organum: la représentation de la musique dans les psautiers médiévaux 800-1200*, Turnhout 2000, pp. 25-6; M. Markovitz, *Die Orgel im Altertum*, Leiden 2003, p. 445. Selon Hammerstein ('Instrumenta', p. 118), '[es] wäre auch denkbar, daß der Brief ein Exzerpt aus Rhabanus ist'; comme nous le verrons, cette hypothèse est peu probable. Pour le chapitre *De musica* de Raban, cf. *PL*, vol. 111, col. 495b-500b.

⁷ M. McNamara (éd.), *Glossa in Psalmos. The Hiberno-Latin gloss on the Psalms of codex Palatinus Latinus 68*, Città del Vaticano 1986, pp. 54-5 (= id., *The Psalms in the Early Irish Church*, Sheffield 2000, pp. 215-6).

⁸ Ce manuscrit est disponible en ligne, au site <<http://www.e-codices.unifr.ch/en/csg/0261/1/small>>.

⁹ Curieusement, le commentaire hiberno-latin aux Psaumes du Palatinus latinus 68 mentionne « deux peaux de chameau » (*pro duobus pellibus camellorum*), et non pas deux peaux d'éléphant ; cf. McNamara, *Glossa*, p. 310 (Ps. 150:4). Dans ce contexte, il vaut la peine de signaler que la section de ce commentaire dédiée au Psaume 150 contient bien d'autres parallèles (signalés par McNamara dans son *apparatus*) avec l'*Epistula ad Dardanum*, en lien avec le *psalterium quadratum*, la *cithara*, le *timpanum*, le *chorus* et les *cimbali*.

l'estime à propos des orgues des Hébreux, [qui peuvent être entendues] de Jérusalem jusqu'au Mont des Oliviers, et en fait il sonne et on l'entend encore plus [que celles-ci]. La plupart [des savants] disent qu'il y a deux types d'orgue : le premier est celui dont nous venons de parler, et l'autre est celui au sujet duquel on dit dans le Psaume (136:2): *In medio eius suspendimus organa nostra*'.

Quant à la version de la « collection » exégétique irlandaise (ou plus génériquement insulaire) qu'on appelle *Bibelwerk*, elle peut maintenant être lue dans l'édition de MacGinty¹⁰. Voici le passage en question (écrit dans un latin plutôt singulier), suivi de ma traduction :

*Organum magnum carmen dicitur, id est pellis elephantina magna extensa, et inflata ac consuta, et xv fistolis et xii uiris canitur, et mille passus numero sonus eius audietur.*¹¹

'*Organum* est le nom d'un grand instrument (?), c'est-à-dire une grande peau d'éléphant tendue, enflée et cousue ; elle est faite résonner avec 15 cannes et par 12 hommes, et son son peut être entendu à une distance de mille pas'.

Le passage de l'*Epistula* concernant l'*organum* contient la plupart des éléments mentionnés dans ces deux textes, et il est notamment presque identique à l'extrait des *Eclogae* (au point qu'une traduction ne ferait que répéter en grande partie celle de ce dernier texte) :

*Primo omnium ad organum eo quod maius esse his in sonitu et fortitudine nimia computatur clamoris veniam. De duabus elephant[or]um pellibus concavum coniungitur, et per xii fabrorum sufflatoria compensatum per xii cicutas aereas in sonitum nimium quasi in modum tonitruum concitatur, ita ut per mille passus sine dubio sensibiliter, aut eo utique, amplius audiat, sicut apud Hebraeos de organis quae ab Hierusalem usque ad Montem Oliveti et amplius sonanter audiuntur comprobatur. Duo organi genera a plerisque esse dicuntur. Primum est quod praediximus. Et aliud quod de peregrinatione Israelitici populi apud Babilonios inscribitur dicentis : 'Super flumina Babilonis' (Ps. 136:1), recitaturque usque 'organa nostra' (Ps. 136:2).*¹²

Ces parallèles remarquables avec des œuvres exégétiques hiberno-latines suggèrent, du moins en tant qu'hypothèse de travail, que l'*Epistula* pourrait être un texte de provenance irlandaise, ou bien une composition continentale basée sur des sources irlandaises. Dans une publication récente¹³, nous avons apporté quelques éléments supplémentaires en faveur d'une telle conclusion, et il vaut la peine de fournir un bref résumé de l'argument principal.

Dans la section dédiée à la *sambuca* (un instrument à vent), l'*Epistula* propose une étymologie de ce nom :

'Buca' uero tuba apud Hebreos, deinde per diminutionem bucina dicitur. 'Sam' autem sol apud Hebreos interpretatur, unde dicitur 'Samson sol eorum'.

¹⁰ Cf. G. MacGinty (éd.), *Pauca problemsmata de enigmatibus ex tomis canonicis* (CCCM 173), Turnhout 2000, *De Genesi*, §228.

¹¹ La signification exacte de *carmen* n'est pas facile à établir ici, mais le contexte suggère qu'il pourrait s'agir d'un usage particulier du terme, dans le sens d'« instrument de musique ». Pour un parallèle de la curieuse mention des *xii uiri*, cf. McNamara, *Glossa*, p. 311 (Ps. 151:2) : *duo genera organorum sunt, unum maius quod XII uiri saltant, aliud minus quod unus uir saltat* (« il y a deux types d'orgue, un plus grand joué (?) par 12 hommes, et un autre plus petit, joué (?) par un seul homme »).

¹² Éd. Hammerstein, 'Instrumenta', p. 121.

¹³ J. Bisagni, 'Flutes, pipes, or bagpipes? Observations on the terminology of woodwind instruments in Old and Middle Irish', à paraître dans P. Moran & I. Warntjes (éd.), *Early Medieval Ireland and Europe: chronology, contacts, scholarship. Festschrift for Dáibhí Ó Cróinín*, Turnhout 2014.

‘Parmi les Hébreux, *buca* signifie ‘trompette’, d’où l’on dit *bucina*, par diminution. *Sam*, toutefois, parmi les Hébreux signifie ‘soleil’, d’où l’on dit ‘Samson’, c’est-à-dire ‘leur soleil’.¹⁴

Cette étymologie du nom de Samson se trouve dans les œuvres d’Augustin et d’Isidore, mais sa source ultime est probablement l’*Interpretatio Hebraicorum nominum* de Jérôme¹⁵, où toutefois le mot hébreu pour « soleil » est normalement orthographié *samis*, *sames* ou *semsi*, et non pas *sam*¹⁶. Il est donc intéressant de constater que l’orthographe *sam* se retrouve dans certaines sources irlandaises : un commentaire hiberno-latin sur la Genèse (attesté dans le manuscrit Paris, Bibliothèque Nationale, Lat. 11561, f. 65vb)¹⁷ et, de façon encore plus notable, dans le Glossaire de Cormac (*Sanas Cormaic*), où l’on peut lire cette explication du mot vieil-irlandais *samrad*, « été » :

Samrad .i. sam quasi Ebra sol quasi Latīn. unde dicitur ‘Samhson sol eorum’. samrad didiu .i. riad rithes grian. is and is mou doaitne a sollsi 7 a hairde.

‘*Samrad*, c’est-à-dire presque comme *sam* en hébreux, *sol* en latin, d’où l’on dit ‘Samson, ‘leur soleil’. *Samrad*, donc, c’est-à-dire le cours que le soleil parcourt ; c’est à ce moment-là que sa lumière est plus brillante et que sa hauteur est plus grande’.¹⁸

Le mot hébreu cité par Jérôme (*samis* / *sames* / *semsi*) semble avoir été « raccourci » ici afin d’obtenir une correspondance plus précise avec le premier élément du mot *samrad* (qui est d’ailleurs aussi souvent attesté tout seul, sans l’élément *-rad*), selon un procédé qui revient souvent dans les glossaires irlandais¹⁹.

En vue de ce possible parallèle avec le Glossaire de Cormac, il est particulièrement intéressant de remarquer que certaines versions de l’*Epistula* affirment que la *sambuca* « est ainsi nommée parce qu’elle peut être construite seulement pendant l’été »²⁰. La raison d’être de cette explication peut être comprise pleinement si l’on présuppose une équivalence pseudo-étymologique entre le mot « hébreu » *sam* (« soleil ») et le vieil-irlandais *sam(rad)* (« été »).

Nous pouvons maintenant fournir deux éléments supplémentaires inédits qui semblent

¹⁴ Éd. Hammerstein, ‘Instrumenta’, p. 129.

¹⁵ Cf. Augustin, *Enarrationes in Psalmos*, Ps. 80, §14 (éd. E. Dekkers & J. Fraipont, *CCSL* 38-40, Turnhout 1956); Isidore, *Etymologiae*, VII, vi, 56 (éd. W. M. Lindsay, Oxford 1911); Jérôme, *Liber interpretationis Hebraicorum nominum*, éd. P. de Lagarde, G. Morin, M. Adriaen (*CCSL* 72), Turnhout 1959, pp. 33.23, 78.14.

¹⁶ Cf. Jérôme, *Liber interpretationis*, pp. 25.27, 30.19, 36.21, 41.6.

¹⁷ Une transcription du passage en question se trouve dans B. Bischoff, ‘Turning-points in the history of Latin exegesis in the Early Middle Ages’, dans M. McNamara (éd.), *Biblical studies: the Medieval Irish contribution*, Dublin 1975, 73-160 (traduction anglaise par C. O’Grady de B. Bischoff, ‘Wendepunkte in der Geschichte der lateinischen Exegese im Frühmittelalter’, *Sacris Erudiri* 6 (1954), 189-279), p. 102 ; cf. aussi Bisagni, ‘Flutes, pipes, or bagpipes?’.

¹⁸ Transcription du manuscrit Dublin, Royal Irish Academy, 23 P 16 (*Lebor Brecc*), p. 271b (disponible en ligne au site <www.isos.dias.ie>) ; ma traduction. Cf. aussi Wh. Stokes (éd.), *Three Irish Glossaries*, London / Edinburgh / Oxford 1862, p. 40 ; K. Meyer (éd.), *Sanas Cormaic*, Dublin 1913, p. 101 (§1154). Pour les glossaires médiévaux irlandais, la ressource en ligne de référence est le site internet *Early Irish Glossaries Database* (<http://www.asnc.cam.ac.uk/irishglossaries/>), préparé par P. Russell, Sh. Arbuthnot et P. Moran.

¹⁹ Par exemple, comme il l’a été bien montré par P. Moran (‘Hebrew in Early Irish Glossaries’, *Cambrian Medieval Celtic Studies* 60 (2010), 1-21, p. 13), dans une entrée du glossaire de O’Mulconry (le plus ancien des glossaires irlandais) le mot hébreu *bosra*, ainsi orthographié par Jérôme, est modifié jusqu’à être identique au mot vieil-irlandais avec lequel il est comparé, *bás* (« mort »).

²⁰ Alors que cette phrase n’apparaît pas dans la version du manuscrit de Munich éditée par Hammerstein, elle se trouve toutefois dans la version de *PL* (col. 215a : *sambuca dicitur, quia aestatis tempore fieri potest*), ainsi qu’au moins dans deux manuscrits que j’ai pu contrôler personnellement : St Gall, Stiftsbibliothek 299 (IX^e siècle), p. 126 (*ideo sambuca dicitur quia in tempore aestatis tantum fieri potest*) ; Paris, Bibliothèque Nationale, Lat. 1871 (X^e siècle), f. 250r (identique à la version précédente).

confirmer définitivement l'existence d'un lien textuel entre la tradition exégétique irlandaise et l'*Epistula ad Dardanum*.

Voici la première moitié du passage de l'*Epistula* concernant la *cythara* :

Cythara vero de qua in XLII psalmo scriptum est 'Confitebor tibi in cythara deus deus meus'. Propriae consuetudinis apud Hebraeos quae cum chordis XXIII quasi in modum deltae litterae sicut peritissimi tradunt, utique componitur, et per digitos Pindari variis vocibus tinnulisque faccepidis† in diversos modulos concitatur.

'La *cythara* [est l'instrument] dont l'on dit dans le Psaume 42 *Confitebor tibi in cythara deus deus meus* (Ps. 42:4). En accord avec la coutume des Hébreux, cet instrument est composé de vingt-quatre cordes selon la forme de la lettre delta, comme les plus savants le relatent, et il est fait résonner par les doigts de Pindar selon les différents modes, avec de nombreux registres et tintements... (?)'.²¹

La mention du poète grec Pindar dans un contexte purement biblique est sans doute étonnante. Néanmoins, il est possible que la source ultime de ce rapprochement soit à rechercher dans l'*Epistula* 53 de Jérôme, adressée à Paulin de Nole. Dans une section de la lettre qui traite du sens allégorique souvent caché dans la Bible, Jérôme affirme :

David, Simonides noster, Pindarus et Alcaeus, Flaccus quoque, Catullus et Serenus, Christum lyra personat et in decacordo psalterio ab inferis excitat resurgentem.

'David, qui est notre Simonide, Pindar et Alcée, et aussi notre Horace, Catulle et Serenus, chante le Christ avec la lyre, et sur le psaltérior à dix cordes il l'appelle à ressusciter des enfers'.²²

Ainsi, selon Jérôme, le roi David, l'auteur des Psaumes qui est lui-même préfiguration du Christ, est digne de prendre chez les Chrétiens la place que les grands poètes de l'Antiquité occupaient chez les païens : après tout, la représentation de David en tant que joueur de harpe ou de lyre deviendra ensuite un lieu commun de l'iconographie médiévale. Néanmoins, reste à se demander pourquoi, parmi tous les poètes cités par Jérôme, l'*Epistula ad Dardanum* choisit spécifiquement Pindar. Une solution à cette énigme est encore une fois offerte par un glossaire irlandais. Dans le *De origine Scoticae linguae* (aussi connu sous le nom de 'Glossaire de O'Mulconry'), dont certaines sections pourraient dater du VII^e siècle, le mot vieil-irlandais *bind* ('doux' ou, au sens musical, 'mélodieux') est expliqué ainsi :

Bind .i. a Pindaro .i. cruit.

'*Bind* ('doux' ou 'mélodieux') [dérive du nom] Pindar, c'est-à-dire 'joueur de lyre'.²³

²¹ Éd. Hammerstein, 'Instrumenta', p. 125 ; ma traduction. La version du manuscrit St Gall 299 (pp. 125-6) est la suivante : *Cythara de qua in quadragesimo secundo psalmo scriptum est 'Confitebor tibi in cythara'. proprie consuetudinis apud Hebreos cum chordis xxiii quos [sic !] in modum deltae litterae sicut peritissimi tradunt utique componitur et per digitos Pindari uariis vocibus tinnulisque actibidis [sic !] in diuersis modos [sic !] concitatus.* Voici également la version du manuscrit Lat. 1871, f. 250r : *Cytara de qua in quadragesimo secundo scriptum est 'Confitebor tibi in cithara deus deus meus' propriae consuetudinis a<p>ud Hebreos cum cordis uigint<i> <q>uattuor quos [sic !] in modum deltae litterae sicut peritissimi tradunt utique cor ponitur [sic, au lieu de componitur] et per digitos Pindari uariis uocibus tinnulisque actibilis [sic !] in diuersis modis concitatur.*

²² Jérôme, *Epistula* 53, éd. I. Hilberg (CSEL 54), p. 461, §8 ; ma traduction.

²³ Cf. W. Stokes (éd.), 'O'Mulconry's Glossary', *Archiv für celtische Lexicographie* 1 (1900), 232-324, p. 241 (§153) ; ma traduction. Par *cruit* il faut vraisemblablement comprendre ici le nom d'agent vieil-irlandais *cruitt*, désignant le musicien et non pas l'instrument (cf. D. A. Binchy, 'The date and provenance of *Uraicecht Becc*', *Ériu* 18 (1958), 44-54, p. 47). L'instrument (qui était probablement à l'origine une lyre plutôt qu'une harpe, celle-ci représentant un

Le mot *bind* et le nom *Pindarus* sont comparés ici grâce à un autre procédé pseudo-étymologique très commun dans les glossaires irlandais : la comparaison entre mots dont les premières consonnes sont homorganiques, mais distinguées par le degré de sonorité (précisément comme dans le cas de *p / b*).²⁴ Or, cette glose aurait facilement pu engendrer un développement sémantique — ou même un « malentendu » textuel — portant à assimiler le nom *Pindarus* à un substantif commun pour désigner un joueur de lyre. La lecture du passage susmentionné de la lettre de Jérôme aurait enfin contribué à consolider l'association entre le nom de David et le nom de Pindar, le deuxième devenant ainsi simple épithète du premier. Si cette interprétation est correcte, l'expression *per digitos Pindari* que nous trouvons dans l'*Epistula ad Dardanum* serait donc une tournure hiberno-latine signifiant « par les doigts de David, le joueur de lyre ».

Le deuxième élément inédit démontrant l'origine irlandaise des sources de l'*Epistula* se trouve dans le plus ancien manuscrit contenant des matériaux textuels clairement proches de cette tradition d'exégèse organologique. Angers, Bibliothèque Municipale, ms. 18²⁵ est un psautier datable de la moitié du IX^e siècle, écrit probablement dans un monastère du Nord ou du Nord-Est de la France²⁶. Les Psaumes, qui commencent au f. 18r, sont précédés de prières et de textes exégétiques divers. En particulier, aux ff. 12v-14r, nous trouvons des illustrations d'instruments de musique bibliques, ainsi que deux représentations du roi David en train de jouer d'un psaltérion carré et d'une lyre (dans la deuxième image, ff. 13v-14r, David apparaît avec ses musiciens et ses scribes) : toutes ces images sont accompagnées de didascalies, plus ou moins longues, expliquant le nom, la structure et la signification allégorique des instruments représentés. La plupart de ces didascalies correspondent, parfois *verbatim*, au contenu de l'*Epistula ad Dardanum*, même si les explications ne sont pas insérées ici dans le contexte d'une lettre ; les enluminures sont aussi très similaires aux illustrations des instruments musicaux que l'on trouve dans plusieurs copies de l'*Epistula*. Il est donc certain qu'il existe un rapport étroit entre cette section du psautier d'Angers et la lettre du pseudo-Jérôme. Néanmoins, au f. 12v le psautier d'Angers montre aussi quelques instruments qui ne sont pas du tout décrits dans l'*Epistula* : le *tintinnabulum* et la *pennola*. Le deuxième est particulièrement intéressant pour la question qui nous occupe ici.

D'abord, il faut bien avouer qu'il n'est pas du tout évident d'identifier le type d'instrument auquel cette *pennola* (c'est-à-dire « petite plume », avec une orthographe *-ola* < *-ula*, typique du latin vulgaire) peut correspondre. Hammerstein suggère qu'il pourrait s'agir d'une plume utilisée comme plectre²⁷, mais les traits colorés dessinés à l'intérieur de l'objet ressemblent plutôt à la convention iconographique utilisée au f. 13r pour représenter les cordes du psaltérion joué par David : on peut donc légitimement se demander si la *pennola* ne pourrait pas être plutôt un instrument à cordes.

développement organologique plus tardif) est désigné en vieil-irlandais par le mot *crott* < **krottā*.

²⁴ De nombreux exemples de cette technique, tirés du Glossaire de Cormac, sont énumérés dans P. Russell, 'Quasi: bridging the etymological gap in early Irish glossaries', dans D. Cram, C. Hamans, R. Hofman & B. Smelik (eds), *A companion in linguistics : a Festschrift for Anders Ahlqvist on the occasion of his sixtieth birthday*, Nijmegen 2005, 49-62, p. 56. Un autre exemple pertinent dans le Glossaire de O'Mulconry est *bodar a pudore .i. lind cluas* (cf. Stokes, 'O'Mulconry's Glossary', p. 242 (§163)).

²⁵ Le manuscrit complet est disponible en ligne sur le site internet <<http://bvmm.irht.cnrs.fr/>>.

²⁶ Cf. V. Leroquais, *Les Psautiers Manuscrits Latins des Bibliothèques Publiques de France* (3 vol.), Mâcon 1940-1941, vol. I, pp. 19-24.

²⁷ Cf. 'Instrumenta', p. 130 (n. 9) : 'die [...] Pennola [...], die vielleicht als kleiner Federkiel zum zupfen (= Plektrum) gedeutet werden darf...'

La didascalie qui accompagne le dessin de la *pennola* est très brève, et elle n'aide pas à résoudre ce problème ; malgré cela, elle est extrêmement intéressante :

Pennola pennoil nuncupatur haec forma.

'Cette forme [d'instrument] s'appelle *pennola pennoil*'.

Alors que le terme latin *pennola* est parfaitement intelligible, le mot suivant *pennoil* est obscur, et, à ma connaissance, il n'a jamais été remarqué ni discuté par les philologues modernes²⁸. Or, il n'est clairement pas possible d'expliquer *pennoil* comme un mot latin ; toutefois, *pennoil* peut représenter un groupement vieil-irlandais.

Comme nous l'avons dit, *pennola* signifie simplement « petite plume » : si l'on part donc de l'hypothèse que *pennoil* ait été originairement une glose au mot *pennola*, ensuite intégrée de façon erronée au texte principal par un copiste, nous pourrions également imaginer que le sens de *pennoil* soit identique ou proche de celui du terme latin glosé.

Les quatre premières lettres ne posent pas de problème, puisqu'en vieil-irlandais *penn* est un mot d'attestation fréquente, et on le trouve déjà employé dans les gloses de Milan pour traduire le terme latin *calamus* « calame » (Ml. 64d4). *Penn* est, bien évidemment, un emprunt direct au latin *penna*, comme il était d'ailleurs apparent au(x) compilateur(s) du Glossaire de Cormac²⁹.

Quant aux trois dernières lettres, nous pouvons reconnaître ici l'adjectif *fóil(l)* « menu, mince, minuscule »³⁰, qui est parfois utilisé dans les sources vieil- et moyen-irlandaises pour décrire la petite taille de certains objets³¹. L'absence du *f* n'est pas difficile à expliquer : *penn* étant le nominatif singulier d'un thème en *-a* (donc évidemment féminin), ce terme provoque la lénition de l'initiale du mot suivant. La lénition du *f*, qui cause la disparition totale de ce son, pouvait être marquée dans l'orthographe du vieil-irlandais selon deux conventions différentes : un *punctum delens* placé sur le *f*³², ou bien la simple absence de la lettre en question³³. Dans le premier cas, un copiste continental aurait interprété l'écriture <*fóil*> comme indiquant la correction d'un *f* inséré par erreur, et il aurait donc naturellement changé <*fóil*> en <*oil*>³⁴ ; dans le deuxième cas, aucune modification n'aurait eu lieu, l'exemplaire irlandais présentant déjà <*penn oil*> (ou même <*pennoil*>)³⁵.

²⁸ Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'en 1853, A. Lemarchand affirmait dans sa description de cette section du manuscrit d'Angers que l'instrument en question « est une sorte de cithare à 6 cordes, nommée, par le calligraphe, *pennola, pennoil*. Nous n'avons trouvé ni le nom ni l'explication de cet instrument dans aucun des auteurs qui se sont occupés de la musique des Hébreux, tels que Kirscher, D. Calmet, Mersenne, Laborde, etc. » (« Note sur quelques instruments de la musique des Hébreux d'après un manuscrit du IX^e siècle », *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers* 4 (1853), 57-67, p. 59).

²⁹ Cf. Stokes, *Three Irish Glossaries*, p. 36 : *Pend i.e. a penna* ('*Pend*, c'est-à-dire du [latin] *penna*') ; cf. aussi Meyer, *Sanas Cormaic*, p. 90, §1054.

³⁰ Les définitions anglaises données dans le *Dictionary of the Irish Language* de la Royal Irish Academy, Dublin 1913-1976, col. F-246 s.v. *fóill*, sont 'fine, slight, frail, exiguous'.

³¹ Par exemple, dans *Reicne Fothaid Canainne* (daté par Kuno Meyer à la fin du IX^e siècle), l'adjectif *fóil* est utilisé pour décrire une petite broche (cf. K. Meyer (éd.), *Fianaigecht*, Todd Lecture Series vol. XVI, Dublin 1910, pp. 14-5 (§27)), et dans la vie moyen-irlandaise de Saint Fursa nous trouvons l'expression *edach tana fóill*, traduite par Whitley Stokes 'thin, little garment' (cf. Wh. Stokes (éd.), 'The Life of Fursa', *Revue Celtique* 25 (1904), 385-404, pp. 396-7 (§13)).

³² Cf. A. Ahlqvist, 'Litriú na Gaeilge', dans L. Breatnach, K. McCone, D. McManus, C. Ó Háinle & N. Williams (dir.), *Stair na Gaeilge: in ómós do Phádraig Ó Fiannachta*, Maigh Nuad 1994, 23-59, p. 31 (§3.18).

³³ Cf. Ahlqvist, 'Litriú', *ibid.*; ici, Ahlqvist mentionne à titre d'exemple la glose Wb. 31a3 *innalaithe* « dans son royaume », où la lénition du *f* de *flaithe* est signalée simplement par son absence.

³⁴ L'utilisation du *punctum delens* pour marquer la lénition est une spécificité irlandaise. Sur le Continent, le *punctum* était utilisé en tant que signe de correction indiquant une lettre à effacer.

³⁵ Dans le système orthographique du vieil-irlandais, les mots qui présentent des liens syntaxiques forts (comme

Quant à la traduction du suffixe diminutif latin par un mot distinct en langue vernaculaire, ce phénomène est attesté ailleurs dans les gloses irlandaises. Dans l'une des gloses de St Gall à l'œuvre de Priscien (Sg. 59b14), nous trouvons une curieuse analyse (erronée, bien sûr) du latin *novacula*, « rasoir », comme si ce terme était un composé de *nova* (« nouvelle ») et *-ula* (le suffixe diminutif)³⁶ : le glossateur écrit *nūide* (« nouveau, récent ») au-dessus de *noua-*, et *lui* (« petite chose ») au-dessus de la terminaison *-ula*³⁷.

Il est donc très probable que le mot *pennoil* était à l'origine une simple glose-traduction, (orthographiée <*penn foil*> ou <*penn oil*>) du terme *pennola*, signifiant « petite plume » ou « petit calame ». Cette glose fut ensuite transférée au texte principal, à côté du mot glosé, par un copiste continental qui ne connaissait pas l'irlandais³⁸. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que l'image de cet instrument et sa didascalie doivent avoir atteint un certain statut « canonique », puisque nous les retrouvons dans des manuscrits plus tardifs de provenance variée : Boulogne-sur-Mer, Bibliothèque municipale, ms. 20, f. 2r ('Psautier d'Odbert' ; St Bertin, AD 999)³⁹ ; Londres, British Library, Cotton Tiberius C VI, f. 17r ('Tiberius Psalter' ; Angleterre, XI^e siècle)⁴⁰ ; Londres, British Library, Additional 47683, f. 1v (Italie centrale, XI^e/XII^e siècle)⁴¹. Il est plutôt curieux que le mot *pennoil* ait été reproduit par tant de copistes qui ne devaient certainement pas comprendre son signifié : nous pouvons conjecturer que, puisque ces didascalies traitent des instruments des anciens Israélites, les copistes pensèrent peut-être qu'il s'agissait d'un mot hébreu, qui valait donc la peine d'être transmis fidèlement.

Quoi qu'il en soit, la présence de cette glose vernaculaire, unie à tous les autres indices susmentionnés, démontre sans aucun doute l'origine irlandaise de ces matériaux exégétiques. Par conséquent, il nous reste maintenant à nous interroger sur la relation exacte entre la simple collection de représentations d'instruments avec didascalies, attestée pour la première fois dans Angers 18 (et ensuite dans les autres manuscrits que nous venons d'indiquer), et l'*Epistula ad Dardanum* proprement dite. Hammerstein a suggéré que la première dérive essentiellement de la deuxième⁴² : cependant, même si l'absence d'une édition critique nous empêche de tirer des conclusions

dans le cas d'un substantif suivi d'un adjectif qualificatif) sont souvent écrits ensemble. Quant à l'usage de l'*apex* pour marquer les voyelles longues, il est encore sporadique dans l'usage manuscrit vieil-irlandais ; il n'est donc pas étonnant d'avoir *foil* au lieu de *foil*.

³⁶ Cette analyse semblait d'ailleurs être justifiée par Priscien lui-même, qui dit dans ses *Institutiones Grammaticae*, IV, §36: '*novacula* a '*novo novas*' derivatur (éd. H. Keil, *Grammatici Latini* (6 vol.), Leipzig 1855-1880, vol. II, p. 138.10).

³⁷ En fait, la forme *lui* est probablement le génitif singulier du substantif *lú* : cette glose pourrait donc littéralement signifier que le suffixe latin *-ula* est « [propre] d'une petite chose » (cf. J. Bisagni, 'Leprechaun: a new etymology', *Cambrian Medieval Celtic Studies* 64 (2012), 47-84, p. 55).

³⁸ Ce fait n'est pas surprenant, si l'on considère que l'Homélie de Cambrai, un texte d'une certaine longueur, fut copiée par un scribe continental qui ne comprenait clairement pas ce qu'il écrivait.

³⁹ Cf. Hammerstein, 'Instrumenta', p. 118 ; Leroquais, *Les psautiers manuscrits latins*, vol. I, pp. 94-101.

⁴⁰ Cf. A. P. Campbell, *The Tiberius Psalter edited from British Museum MS. Cotton Tiberius C.VI*, Ottawa 1974.

⁴¹ Pour une description et des images digitales de ce manuscrit (constitué d'un seul feuillet), voir le site internet <<http://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/record.asp?MSID=7833&CollID=27&NStart=47683>>. Selon une fiche de catalogue du site <http://manus.iccu.sbn.it/opac_SchedaScheda.php?ID=171876>, une liste d'instruments musicaux bibliques similaire à celle des manuscrits cités ici se trouve aussi dans Rome, Biblioteca Vallicelliana, ms. E 24, f. 26r (Italie, XI^e siècle) ; toutefois, je n'ai pas pu vérifier personnellement la présence de la *pennola* dans cette copie.

⁴² Cf. Hammerstein, 'Instrumenta', p. 118 : '... ein Psalter in Angers, dessen Abbildungen samt Beischriften unseren Text [c'est-à-dire l'*Epistula*] voraussetzen, und zwar bereits mit Zuschreibung an Hieronymus'.

définitives, ceci semble peu probable. Comme nous l'avons vu, la collection d'Angers 18 contient des instruments que l'on ne retrouve pas dans l'*Epistula*, c'est-à-dire le *tintinnabulum* et la *pennola* : au vu de la présence d'une glose irlandaise au mot *pennola*, ainsi que des parallèles entre le contenu de ces didascalies et plusieurs textes exégétiques hiberno-latins sans doute antérieurs à la moitié du IX^e siècle, il serait difficile d'expliquer l'occurrence des deux instruments supplémentaires comme un simple ajout au contenu de l'*Epistula*. Nous pouvons plutôt maintenant formuler l'hypothèse de travail suivante : les explications relatives aux instruments bibliques occasionnellement fournies dans les sources patristiques, ainsi que dans certains commentaires hiberno-latins, furent assemblées, probablement dans le milieu ecclésiastique irlandais, à une date précédant le milieu du IX^e siècle, et peut-être déjà pendant le VIII^e siècle ; ces matériaux furent ensuite transmis sur le Continent, où ces textes furent intégrés à la panoplie de traités exégétiques accompagnant les psautiers. Nous pouvons donc supposer que, à peu près entre la deuxième moitié du VIII^e siècle et la première moitié du IX^e, cette collection hétérogène de didascalies fut réorganisée de façon plus cohérente en suivant le format des lettres de Saint Jérôme, produisant enfin ce que nous connaissons sous le nom d'*Epistula ad Dardanum*.⁴³

L'attribution à Jérôme que l'on trouve dans Angers 18 n'est donc pas tirée de l'*Epistula*, comme le pensait Hammerstein. En effet, dans ce manuscrit elle se trouve exclusivement à la fin de la didascalie concernant le psaltérion (f. 13r)⁴⁴ : de ce fait, elle ne peut pas être arbitrairement « rattachée » aux sections qui traitent des autres instruments. De plus, ce lien avec Jérôme, concernant spécifiquement le *psalterium*, dérive d'une source bien identifiable. Dans son *Expositio Psalmorum*, Cassiodore écrit :

Psalterium est, ut Hieronimus ait, in modum deltae litterae formati ligni sonora concavitas.

'Le psaltérion est, comme le dit Jérôme, une cavité résonnante en bois à laquelle on a donné la forme de la lettre *delta*'.⁴⁵

À vrai dire, ce passage ne se trouve nulle part dans les œuvres de Jérôme, et le renseignement fourni par Cassiodore pourrait donc être erroné⁴⁶ : ce qui importe, cependant, est que, grâce au prestige de l'*Expositio*, cette attribution commença à circuler, au point qu'on la retrouve aussi dans certains commentaires hiberno-latins aux Psaumes⁴⁷. Il n'est donc pas étonnant que la connexion avec Jérôme ait été étendue ensuite par analogie (peut-être par Raban Maur ou un membre de son

⁴³ La copie la plus ancienne de l'*Epistula* semble être celle contenue dans le manuscrit composite Oxford, Bodleian Library, Junius 25, fol. 86. La section de ce manuscrit qui nous concerne a été datée par Bischoff au premier quart du IX^e siècle (B. Bischoff, *Katalog der festländischen Handschriften des neunten Jahrhunderts (mit Ausnahme der wisigotischen)* (2 vol.), Wiesbaden 2004, vol. II, p. 365, §3800). Toutefois, Eduard Sievers a observé que l'*Epistula* a été copiée à la fin de cette unité codicologique, apparemment par une main différente des deux mains principales (cf. E. Sievers (éd.), *Die murbacher Hymnen*, Halle 1874, p. 1) : l'*Epistula* pourrait donc représenter ici un ajout plus ou moins significativement postérieur. Seule une analyse directe du manuscrit pourra nous aider à résoudre ce problème.

⁴⁴ En voici la transcription : *Haec dicta sunt a Sancto Hieronimo legis interpretaetore beatissimo.*

⁴⁵ Cassiodore, *Expositio Psalmorum*, éd. M. Adriaen (CCSL 97-98), Turnhout 1958, préface (§4).

⁴⁶ Cf. M. Van Schaik, *The Harp in the Middle Ages: the Symbolism of a Musical Instrument*, Amsterdam/Atlanta 1992, pp. 71-2.

⁴⁷ Cf., par exemple, M. McNamara, 'Psalter text and Psalter study in the Early Irish Church (A.D. 600-1200), *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 73 C (1973), 201-98, p. 297 (= id., *The Psalms*, p. 140). L'attribution à Jérôme se retrouve aussi dans les *Eclogae tractatorum in Psalterium* (St Gall, Stiftsbibliothek 261, p. 148) : *Psalterium ut Iheronimus ait in modum deltae litterae formati ligni sonora concavitas obsessum* [sic, pour *obesum*] *uentrem in superioribus habens ubi chordarum fila disciplinabiliter plectro percussa suavissimam dicuntur reddere cantilenam. Huic citharae possessio uidetur esse contraria dumque in imo continet illud consueta uice gestat in capite.*

entourage à Fulda ?)⁴⁸ jusqu'à attribuer à cette *auctoritas* patristique l'ensemble des explications sur l'organologie biblique.

À ce stade, il est inévitable de se demander par quelle route ces matériaux textuels arrivèrent d'Irlande jusqu'aux monastères du Nord de la France. Malheureusement, comme c'est souvent le cas, il n'y a pas de réponse simple à cette question. Bien évidemment, les nombreux textes hiberno-latins qui arrivèrent aux *scriptoria* carolingiens par l'intermédiaire de la Bretagne (notamment la *Collectio Canonum Hibernensis*,⁴⁹ les *Hisperica Famina*,⁵⁰ ainsi que plusieurs collections de comput, dont certaines sont maintenant préservées à la Bibliothèque Municipale d'Angers⁵¹), suggèrent que les didascalies organologiques d'Angers 18 pourraient avoir suivi la même route. Or, comme le signale Jean-Luc Deuffic, « l'origine bretonne [d'Angers 18] est discutée »⁵², et en fait, comme nous l'avons vu, ce manuscrit fut plus probablement écrit dans un monastère du Nord(-Est) de la France. Néanmoins, il est possible de fournir au moins une indication d'un passage de ces didascalies par la Bretagne.

Le manuscrit Angers, Bibliothèque Municipale, 477 (ancien 461), écrit probablement en 897, contient un nombre considérable de gloses en vieux-breton aux œuvres computistiques de Bède, et son origine bretonne n'est pas controversée⁵³. La section de ce manuscrit contenant les œuvres de Bède présente également une grande quantité de *marginalia*, dont la majorité constitue une sorte d'anthologie de passages tirés des *Etymologiae* d'Isidore de Séville. Ces *marginalia*, ainsi que les gloses au texte principal, furent écrits par au moins deux mains — ou plutôt groupes de mains — conventionnellement appelées 'A' et 'B' : les gloses A sont à peu près contemporaines

⁴⁸ Comme nous l'avons signalé ci-dessus, le *De Mundo* de Raban, écrit en 843, présente des sections très proches des textes en question, ce qui prouve que cet auteur avait accès aux didascalies organologiques, ou bien à l'*Epistula* elle-même, à une date proche de la production du manuscrit Angers 18. En théorie, Raban lui-même pourrait être responsable de la réorganisation de ces matériaux sous forme de lettre, mais il n'y a pas de preuves explicites à cet égard ; néanmoins, il est tout à fait possible, sinon probable, que l'*Epistula* soit le produit d'un écrivain carolingien travaillant à partir de sources d'origine irlandaise : l'*Epistula ad Paulam et Eustochium de assumptione Sanctae Mariae Virginis*, faussement attribuée à Jérôme mais probablement écrite par Paschase Radbert de Corbie au IX^e siècle, offre un parallèle précieux.

⁴⁹ Cf. D. Dumville, 'Ireland, Brittany and England: Transmission and Use of the *Collectio Canonum Hibernensis*', dans C. Laurent et H. Davis (dir.), *Irlande et Bretagne, vingt siècles d'histoire: Actes du colloque de Rennes (29-31 mars 1993)*, Rennes 1994, 85-95 ; R. Flechner, 'Aspects of the Breton Transmission of the *Hibernensis*', *Pecia* 12 (2008) (numéro spécial : *La Bretagne carolingienne entre influences insulaires et continentales*), 27-44.

⁵⁰ Un bon exemple en est la copie fragmentaire des *Hisperica Famina* (recensions B et C) contenue dans Paris, Bibliothèque Nationale, Lat. 11411, ff. 99-100 + Luxembourg, Bibliothèque nationale de Luxembourg, MS 89, accompagnée de nombreuses gloses en vieux-breton ; cf. M. Lapidge, 'A seventh-century Insular Latin debate poem on divorce', *Cambridge Medieval Celtic Studies* 10 (1985), 1-23, pp. 1-3.

⁵¹ Cf. L. Fleuriot, *Dictionnaire des gloses en vieux-breton*, Paris 1964, pp. 4-7 ; P.-Y. Lambert, « Les commentaires celtiques à Bède le vénérable », *Études Celtiques* 20 (1983), 119-43, et *Études Celtiques* 21 (1984), 185-206 ; id., « Rencontres culturelles entre Irlandais et Bretons aux IX^e et X^e siècles : le témoignage des gloses », dans Laurent & Davis, *Irlande et Bretagne*, 97-106, pp. 101-2. Pour la découverte de matériaux computistiques inédits de provenance « hiberno-bretonne » dans Paris, Bibliothèque Nationale, Lat. 6400B, cf. J. Bisagni, 'A new citation from a work of Columbanus in BNF, Lat. 6400B', et I. Warntjes, 'A newly-discovered Irish eclipse prediction of AD 754: the earliest in the Latin West', à paraître dans *Peritia* 24-25 (2013-2014).

⁵² Cf. J.-L. Deuffic, « La production manuscrite des *scriptoria* bretons (VIII^e-XI^e siècles) », dans *Landévennec et le monachisme breton dans le Haut Moyen Âge*, Landévennec 1985, 289-321, p. 291.

⁵³ Fleuriot, *Dictionnaire*, pp. 8-11 ; Lambert, « Les commentaires » (1983), pp. 119-21 ; id., « Les gloses en vieux-breton aux écrits scientifiques de Bède, dans le manuscrit Angers 477 », dans S. Lebecq, M. Perrin and O. Szerwiniak (dir.), *Bède le Vénérable*, Villeneuve d'Ascq 2005, pp. 309-19 ; Deuffic, « La production », p. 293.

de la rédaction du texte principal, alors que les gloses B semblent dater d'une époque postérieure (fin X^e / début XI^e siècle).⁵⁴ Les feuillets 16r-18v contiennent de nombreux extraits du seizième livre des *Etymologiae* concernant plusieurs types d'unités de mesure, écrits par une main que l'on peut génériquement attribuer au « groupe B » (les caractères sont assez gros, et l'encre est d'une couleur brune claire), mais qui n'est pas nécessairement identifiable à la (ou les) « main(s) B » des gloses au texte principal. À la fin de cette section (f. 18v), nous trouvons une brève description du *corus*, une unité de mesure qui « est remplie par la mesure de trente *modii* » (*triginta modiorum mensura completur*), dérivant des *Etymologiae*, XVI, xxvi, 17. Immédiatement après cette explication, nous trouvons l'annotation suivante :

Psalterium quod hebraice nabulum, grece autem psalterium, latine autem laudatorium dicitur.

‘Le psaltérion s'appelle *nabulum* en hébreux, *psalterium* en grec, et *laudatorium* en latin’.

Une correspondance textuelle très précise avec ce passage se trouve dans Angers 18, f. 13r, où la didascalie concernant le psaltérion commence ainsi :

Psalterium hebraice nabulum dicitur, grece autem psalterium, latine uero laudatorium dicitur.

L'édition de Hammerstein du passage correspondant de l'*Epistula* est pratiquement identique⁵⁵, et nous retrouvons la même explication dans la section *De musica et partibus eius* de l'œuvre *De mundo* de Raban Maur (*PL*, vol. 111, col. 498a) :

Psalterium, quod hebraice nablum, graece autem psalterium, latine autem laudatorium dicitur.

Du point de vue chronologique, l'annotation marginale d'Angers 477 pourrait théoriquement dériver du texte de Raban. Toutefois, comme nous l'avons vu, Raban lui-même réutilisa sans doute des sources bien antérieures pour sa compilation concernant les instruments de musique. De plus, Pierre-Yves Lambert a démontré l'existence de rapports très étroits entre certaines gloses bretonnes d'Angers 477 et les gloses irlandaises à l'œuvre de Bède attestées dans d'autres manuscrits⁵⁶. Au vu de ces éléments — même si le rapport exact entre les mains des gloses au texte principal et celles des *marginalia* plus tardifs doit être encore défini — il n'est pas impossible que l'entrée sur le psaltérion attestée dans Angers 477 dérive directement d'une source insulaire. Après tout, l'insertion apparemment incohérente de cette note organologique après l'extrait isidorien concernant l'unité de mesure nommée *corus* peut s'expliquer comme étant due à une association erronée avec un passage du *Bibelwerk*, où les termes *psalterium* et *chorus* (« chœur ») sont mis en rapport réciproque⁵⁷, ou

⁵⁴ Cf. Fleuriot, *Dictionnaire*, p. 9. Je remercie le dédicataire de ces mélanges, Pierre-Yves Lambert, de m'avoir envoyé sa transcription inédite des *marginalia* d'Angers 477 (de plus, d'excellentes images digitales de ce manuscrit peuvent maintenant être consultées sur le site internet <<http://bvmm.irht.cnrs.fr/>>). Lambert a justement remarqué que la main B comprend en fait 'deux écritures nettement distinctes, l'une en gros caractères, l'autre avec des lettres plus fines, le seul point commun étant la pâleur de l'encre' (Lambert, 'Les commentaires' (1983), p. 121, n. 6).

⁵⁵ Éd. Hammerstein, 'Instrumenta', p. 127: *Psalterium quod hebraice nablum, grece autem psalterium, latine laudatorium dicitur.*

⁵⁶ Cf. Lambert, 'Les commentaires' (1983), pp. 121-9. Dans ce même contexte, il faut aussi signaler les points de contact significatifs entre les *marginalia* d'Angers 477 et la tradition computistique irlandaise, dont plusieurs ont été identifiés par Immo Warntjes dans l'introduction à son édition du *Munich Computus* (cf. I. Warntjes (éd.), *The Munich Computus: Text and Translation. Irish computistics between Isidore of Seville and the Venerable Bede and its reception in Carolingian times*, Stuttgart 2010, pp. civ-cv, cxxviii-cxxx, cxxxii, clxxxiii-clxxxvii). Toutefois, tous ces parallèles concernent exclusivement la main A d'Angers 477.

⁵⁷ Cf. MacGinty, *Pauca problemsmata, praefatio*, I, §11 : *Psalmorum liber grece Salterium, ebrei Nabulum, latine Organum dicitur. Dictus est autem Psalmorum liber <eo> quod uno prophetae canente ad psalterium, chorus consonando responderet* (« Le livre des Psaumes s'appelle *Salterium* en grec, *Nabulum* en hébreux, *Organum* en latin. Le nom du livre des Psaumes est dû au fait que, pendant qu'un prophète chante au son du psaltérion, le chœur répond harmonieusement »).

bien, de façon peut-être encore plus convaincante, par le fait que le *chorus* est l'un des instruments décrits dans les didascalies d'Angers 18 (f. 13r, juste au-dessus de la didascalie du *psalterium*), ainsi que dans l'*Epistula ad Dardanum* (il s'agit d'une sorte de cornemuse)⁵⁸. En somme, cet indice nous semble montrer qu'une transmission bretonne de ces matériaux textuels irlandais est du moins envisageable. Une analyse approfondie des *marginalia* d'Angers 477, ainsi que de la tradition manuscrite des textes exégétiques qui précèdent et qui suivent le psautier proprement dit dans Angers 18, pourra peut-être nous en dire davantage.

En conclusion, la démonstration de l'origine irlandaise des sources de l'*Epistula ad Dardanum* (sinon de l'*Epistula* elle-même) présente des implications intéressantes, non seulement parce que ces données textuelles vont s'ajouter au dossier — déjà substantiel — de l'exégèse hiberno-latine du Haut Moyen Âge, mais aussi dans le contexte de relations possibles avec la riche iconographie organologique de l'art médiéval irlandais, notamment celle des *High Crosses*, où les instruments de musique figurent souvent en position proéminente⁵⁹.

Les prochaines étapes à parcourir pour assurer une compréhension plus complète de ce(s) texte(s) sont claires : établir un *stemma codicum* pour les copies de l'*Epistula ad Dardanum* ; définir le rapport exact entre les didascalies du type dont Angers 18 représente l'exemplaire le plus ancien, le chapitre *De musica* de Raban Maur, et la tradition manuscrite de l'*Epistula* proprement dite ; essayer de reconstruire la transmission de ces sources entre l'Irlande, la Bretagne et la France carolingienne, mais aussi le processus de formation de ces matériaux en Irlande avant le IX^e siècle ; enfin, réaliser une édition critique de l'*Epistula* du pseudo-Jérôme qui tienne pleinement compte de la complexité de ses racines insulaires.

⁵⁸ Cf. Hammerstein, 'Instrumenta', p. 131.

⁵⁹ Pour une discussion beaucoup plus détaillée de cet aspect, cf. Bisagni, 'Flutes, pipes, or bagpipes?'.